L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 24 MARS 1858.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIETAIRES:
F. WEISSE, E. DUVERGER, MADUPOUR, S. HARNY.
Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 24 MARS 1858.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Vente à l'encan de ce jour.

PAR J. L. CHILD.—Une plantation sucrière dans la paroisse St. Bernard.

PAR E. MORRIT.—300 barils de chaux d'Ohio.

PAR BRIGGS & LEMOINE.—Marchandises sèches.

PAR R. B. STONE.—Id.

PAR B. TOMPKINS.—Graisère, sardines, vins, etc.

PAR LE PUBLIC.—Vins blanc et rouge, demi-jeannes, bolles et barils vides, etc.

BLACK,

ROMAN PAR ALEXANDRE DUMAS.

Les personnes qui voudraient prendre l'*Abeille* à la semaine pour lire le beau roman d'ALEXANDRE DUMAS, qui vous publions en ce moment, pourront en s'adressant aux porteurs, se procurer les chapitres de BLACK qui ont déjà paru.

Chronique de Washington.

La séance du 15 de ce mois a été fort orageuse au Sénat des Etats-Unis. Ouverte le matin, à l'heure ordinaire, elle a duré tout le jour et toute la nuit : elle n'a été levée que le lendemain, mardi, à 9 heures du matin. On voulait en finir avec l'éternelle question du Kansas, mais les infatigables harangueurs qui avaient encore des discours à débiter s'opposaient à la clôture. De part et d'autre on est resté intrépidement dans la salle des délibérations pendant toute une longue nuit, et enfin le lendemain, de guerre lasse, la majorité a décidé que le bill serait définitivement mis aux voix le lundi suivant, 22 mars.

On a depuis longtemps remarqué que lorsqu'une séance, dans nos législatures ou au Congrès, se prolonge dans la nuit, des querelles et sûrement des rixes éclatent parmi les membres. La séance du 15 mars ne pouvait donc manquer d'être signalée par un incident extra-parlementaire. M. Green, du Missouri, et M. Cameron, de la Pennsylvanie, n'étant pas d'accord sur nous ne savons quel point, ont jugé à propos d'échanger de grosses injures. Ils se sont appelés menteurs, vieux maillé, pour-rien, et leurs épithètes en sont là, et, pour passer l'éponge sur leur petit drame, il ne leur donne fraternellement l'accolade devant tous leurs poliçons platins. Ce dénouement n'en est pas moins préférable à la partie de boxe qui couronne souvent les querelles au Congrès.

Si la chambre voulait de son côté se prononcer immédiatement sur le bill, le parti lui en saurait gré car il est fatigué d'entendre parler du Kansas. La question est d'ailleurs épuisée depuis longtemps et les discours ne peuvent plus éclairer l'opinion. Il est vrai que la plupart des parleurs n'est qu'un but,—prouver à leurs commettants qu'ils peuvent faire un *speech* et un très long *speech*. Ils ne croient justifier la confiance que dernière que lorsqu'ils ont fait un discours ; le silence serait à leurs yeux une preuve de stupidité. Aussi font-il voir l'empressement avec lequel ils prennent la parole sur le plus léger motif. Ils ne l'ont pas avoir endormi leurs collègues, qu'ils veulent, se prétendent volontiers, faire imprimer leurs harangues aux frais du trésor, bien entendu, et les distribuent à profusion parmi leurs amis *at home*.

Si nous nous étions proposé de faire une revue des travaux du Congrès, nous serions obligés de clore ici ce bulletin, car il n'est rien à glaner au Capitole. Les journaux de Washington qui, par leur position, sont obligés de faire une large part à la politique ne savent plus à quel saint se vouer. Ne pouvant plus rien extraire du Kansas, ils abordent le domaine de la fantaisie et font même à l'occasion de la littérature. Le journal officiel esquisse en ce moment quelques unes des notabilités du Congrès. Son dernier numéro renferme le portrait de Seward et celui de Douglass, les chefs actuels de l'opposition. Parlons du même point, le premier s'est affaissé au Nord, et le second a été tout partout avec le Sud. Après avoir fait un long détour le serviteur de servantes et il paraît qu'il a tendu la main. Tous les efforts tentés à la présidence et tout leurs efforts pour arriver à ce but suprême de leur ambition.

Il existe entre eux des contrastes frappants. M. Seward est un esprit froid, pratique, calculateur, peu enclin à l'enthousiasme. Il a beaucoup étudié et beaucoup retenu. Il n'est fait ce qu'il est, à force de persévérance, d'énergie et d'application. Il ne se hasarde jamais sur un terrain nouveau sans l'avoir sondé et sans s'être assuré qu'il n'y rencontrera pas de piége. M. Douglass est, d'une autre part, un véritable enfant de l'Ouest; l'instruction acquise sur les bancs lui fait en grande partie défaut, et cependant il semble ne rien ignorer. Il possède un admirable sphinx. Il a plus de puissance et aussi peu de cour que M. Seward, qui l'emporte sur lui en élégance. M. Douglass est brusque, ardent, audacieux. L'élan lui profite souvent, l'assoupissant lui ou pro-tablement fait perdre les qualités qui le distinguent. Sans cette éducation, M. Seward n'est jamais atteint la position qu'il occupe aujourd'hui dans le monde politique.

M. Douglass a beaucoup de ressources dans l'esprit, mais l'opération de l'analyse lui est complétement inconnue. Il arrive crânement à une conclusion sans avoir posé de prémisses que lui imposerait la rigoureuse logique ? Il tâtonnant tout à son opinion et veut l'imposer aux autres. Aussi ambitieux que M. Seward, tous les chemins qui le mènent à son but lui sont également bons. Le sénateur de New-York n'a pas plus de scrupules, mais il sait dissimuler sa pensée ; il est par trop prudent comme un diplomate ou un courtisan, tandis que Douglass est toujours prêt à se jeter au plus fort de la mêlée.

Pour la lutte, celui est précieux et il a souvent terrassé de formidables adversaires. M. Seward, au contraire, n'est pas un homme d'action : il sait admirablement organiser un plan de campagne, mais il lui serait impossible de l'exécuter. Il assiste de loin au combat et ne rentre dans l'arène que lorsque les positions fâcheuses de l'ennemi lui font que les moyens de s'en emparer. Les échecs ne l'abattent pas ; il sait qu'il réussira à les réparer et à prendre tôt ou tard sa revanche.

M. Douglass a au moins autant de confiance dans ses propres ressources, mais chez lui l'été l'emporte sur le cœur. Cour qui l'adment le plus n'éprouvent pas pour lui une très vive sympathie, l'cause de son despotisme quelque peu arrogant, de son assurance imperturbable ; et de son ton tranchant. M. Seward a plus de mesure et de réserve ; il cande de paraître en raisonnant, tandis que M. Douglass n'admet pas que ses conclusions puissent être fausses.—L'un et l'autre sont des démagogues; avec cette différence que M. Seward cherche à capter l'ignorance et M. Douglass à plaire à la foule en frappant d'estoc et de taille par-dessus qui occupent une position élevée. M. Seward ne reconnaît pour ses amis que ceux qui votent avec lui ; du reste personne ne le craint, car il n'y a pas en lui l'étoffe d'un dictateur. Que le prochain soleil nous dispense, c'est qu'on trouvera le moment où M. Douglass se montre.

Voilà le portrait populaire que fait le journal officiel de Washington des deux chefs qui dirigent en ce moment l'opposition. Nous pouvons le résumer en deux mots : MM. Seward et Douglass sont des ambitieux sans cœur ni principe !

THÉATRE D'ORLÉANS.—Mme Frezzolini paraîtra ce soir pour la seconde fois au théâtre d'Orléans devant le public de notre ville.—Nous l'applaudirons dans le *Trouvère*. Mme Frezzolini remplira dans ce magnifique ouvrage de Verdi le rôle de Léonore ; celui d'Azucena a été confié à Mme Strakosch. M. Marini, baryton, dont on a accordé à dire le plus grand bien, chantera le rôle du comte de Luna. Le succès de ce bel ouvrage, joué par Mme Frezzolini ne nous laisse aucun doute sur l'accueil qui sera fait ce soir à l'éminente artiste.

Le bénéfice de M. Rovere, contrôleur du théâtre d'Orléans, est fixé à demain, jeudi. Nous n'avons pas besoin de solliciter le patronage du public en faveur du bénéficiaire. Les services de tous genres rendus par celui-ci à la cause de l'art à la Nouvelle-Orléans, son obligeance et son amabilité, sa courtoisie et sa bienveillance lui ont conquis de nombreux et sincères amis. Tous sortiront précédés jeudi au théâtre d'Orléans. L'affiche nous annonce pour cette solennité *Moïse*, ouvrage qui indépendamment de son mérite transcendant a un caractère religieux qui promettra aux plus rigoureux observateurs du carême d'assister à la représentation de demain.

LE LOUISIANAIS du 23.—Vous publiez, cette semaine, l'histoire de la Louisiane sous M. Laussat.

On saurait bien que notre ne contient pas particulièrement l'extrême, mais nous n'avons pas vu une seule des personnes à qui nous l'avons offert s'abonner ou même demander à le voir. Cela prouve, selon nous, que le goût de la littérature est en baisse dans notre ville, ou que les habitants les plus cordiales avec la France, mais prêchaine en même temps de la manière la plus formelle, l'inviolabilité du droit de la force.

Il se confirme que lord Cowley restera à l'ambassade de Paris. Lord Redcliffe, par contre, aurait donné sa démission à Constantinople.

Le télégraphe a apporté à Londres des nouvelles de l'Inde, en date du 23 janvier.—Elles laissent la général en chef à Futtyghur, continuant en préparatifs pour envahir le royaume d'Oude. Les forces rebelles dans cette ville s'élèvent déjà à plus de 15,000 hommes. De leur côté, les rebelles se fortifient d'une manière formidable dans Lucknow et comptent environ 100,000 hommes avec leurs armes ; mais le découragement se fait grand parmi eux et ils cherchent à négocier. Le général Outram se voit du nouveau mécontent complétement rétablie ; mais, dans les contrées encore agitées par l'insurrection. Il sera alors —A l'appui—du rapport du gouvernement britannique, de s'attacher à réorganiser le gouvernement civil natal. Quant à la guerre de Chine, bien qu'il y ait toujours été opposé en principe, le premier ministre, s'applaudit du succès obtenu par les armes britanniques et pense que la chute de Canton mettra le comble à une paix honorable, en même temps que profitable pour le commerce.

Arrivant aux relations entre l'Angleterre et la France, le premier volque son cabinet insiste sur l'importance du maintien de rapports amicaux et sur le prix de la vie de Napoléon III pour l'Europe entière, aussi bien que pour la France elle-même. Il s'exprime en termes de la plus vive indignation contre les auteurs de l'attentat du 14 janvier, et croit que l'on doit faire une large part aux sentiments d'irritation que cette tentative a soulevés dans la nation. Les adresses de quelques colonels ne doivent pas être prises au sérieux, comme l'écho fidèle de la pensée de l'armée française, et quant à l'empereur, l'honorable lord a confiance, pour être certain de son dévouement. Rester sur le pied d'amitié avec l'Angleterre. Au surplus, le secrétaire des affaires étrangères (lord Malmesbury) s'occupe de préparer à la dépêche de notre Walewski, une réponse qui satisfasse le sentiment public. Rien ne s'opposera que on passe outre au vote du bill des compensations, bien que rien ne puisse être dit en faveur de ce projet que le gouvernement français ait répondu à son tour, à la note de lord Malmesbury.

La manière soudaine et inattendue dont le Sénat vient d'être appelé au pouvoir ne lui permet pas, d'ailleurs, de présenter un programme complet et formellement arrêté de la politique qu'il se propose de suivre sur toutes les questions pendantes.—Tout son opinion, la gouvernement dans les mains des règles électorales n'appellent des changements indispensables toutefois, pour répondre au vœu exprimé par le parlement, un bill sera présenté sur chacune de ces matières.

En terminant, lord Derby exprime l'espoir que quelle que soit la durée de son pouvoir, il laissera, en quittant le ministère, le pays dans une situation au moins aussi bonne que celle où il la trouve.

Cet exposé est commenté en sens divers par la presse. Le *Post* fait observer que lord Derby ne borne à reprendre les mêmes phrases sur la politique et les idées de lord Palmerston. Le *Times* prédit la chute du nouveau ministère, à la première occasion où il aura à faire acte d'autorité vive. Le *News* tue également le programme d'insuffisance et de faiblesse. Le *Star* annonce la formation d'un comité parlementaire, chargé de préparer la résistance de l'opinion publique, contre tout bill de compromission que voudrait présenter le cabinet.

S'il faut en croire la correspondance particulière du *Times*, la réponse de lord Malmesbury à la dépêche de M. Walewski serait déjà parvenue au gouvernement français.—Un tonnerre courtois mais très ferme, cette réponse exprime le désir de cultiver les plus cordiales avec la France ; mais proclame en même temps de la manière la plus formelle, l'inviolabilité du droit de la force.

Il se confirme que lord Cowley restera à l'ambassade de Paris. Lord Redcliffe, par contre, aurait donné sa démission à Constantinople.

Le télégraphe a apporté à Londres des nouvelles de l'Inde, en date du 23 janvier.—Elles laissent le général en chef à Futtyghur, continuant en préparatifs pour envahir le royaume d'Oude. Les forces rebelles dans cette ville s'élèvent déjà à plus de 15,000 hommes. De leur côté, les rebelles se fortifient d'une manière formidable dans Lucknow et comptent environ 100,000 hommes avec leurs armes ; mais le découragement se fait grand parmi eux et ils cherchent à négocier. Le général Outram se voit du nouveau mécontent complétement rétablie ; mais, dans les contrées encore agitées par l'insurrection. Il sera alors —A l'appui—du rapport du gouvernement britannique, de s'attacher à réorganiser le gouvernement civil natal. Quant à la guerre de Chine, bien qu'il y ait toujours été opposé en principe, le premier ministre, s'applaudit du succès obtenu par les armes britanniques et pense que la chute de Canton mettra le comble à une paix honorable, en même temps que profitable pour le commerce.

Arrivant aux relations entre l'Angleterre et la France, le premier volque son cabinet insiste sur l'importance du maintien de rapports amicaux et sur le prix de la vie de Napoléon III pour l'Europe entière, aussi bien que pour la France elle-même. Il s'exprime en termes de la plus vive indignation contre les auteurs de l'attentat du 14 janvier, et croit que l'on doit faire une large part aux sentiments d'irritation que cette tentative a soulevés dans la nation. Les adresses de quelques colonels ne doivent pas être prises au sérieux, comme l'écho fidèle de la pensée de l'armée française, et quant à l'empereur, l'honorable lord a confiance, pour être certain de son dévouement. Rester sur le pied d'amitié avec l'Angleterre. Au surplus, le secrétaire des affaires étrangères (lord Malmesbury) s'occupe de préparer à la dépêche de notre Walewski, une réponse qui satisfasse le sentiment public. Rien ne s'opposera que on passe outre au vote du bill des compensations, bien que rien ne puisse être dit en faveur de ce projet que le gouvernement français ait répondu,